

**Les contes
de
Ma Mère L'Oye**

par Claude Bruley

Pour pénétrer plus aisément, non seulement avec la tête mais encore et surtout avec le coeur dans cette étude, le choix du premier Conte importera beaucoup. Nous savons tous l'importance du premier rêve au début d'une analyse. Il annonce les grandes lignes, les étapes principales que connaîtra cette analyse. D'autres rêves viendront peu à peu s'ajouter à ce donné initial, mais ils apporteront seulement des informations sur ce qui se passe alors. Toutefois l'essentiel aura été dévoilé lors du premier rêve.

Cela est vrai également pour tout voyage initiatique, c'est à dire impliqué dans l'évolution de l'âme. Ceci dit pour qu'on ne confonde pas immédiatement voyage initiatique et voyages touristiques qui abondent de nos jours, bien qu'au cours de ces derniers voyages soigneusement planifiés, des incidents à support initiatique peuvent intervenir et bouleverser un programme si bien composé. Certains voyages de nocé, par exemple, refléteront malgré leur brièveté, tous les incidents de parcours que connaîtra le couple au cours de son union.

Eh bien, il en sera de même pour des séries de Contes qui, comme nous le verrons, ont eu la même origine et furent rassemblés en recueils. A condition, bien entendu, que le conteur ait eu suffisamment d'inspiration pour en retrouver l'ordre chronologique.

Nous ne savons pas si cette inspiration a joué son rôle mais la très belle édition des Contes de Perrault éditée par Jean de Bonnot en 1972 la reflète. En effet, cette édition qui nous offre tout d'abord en tête des Contes en prose "La belle au bois dormant" ne semble pas s'être trompée. Ce Conte nous apparaît bien comme le "number one" de la série sélectionnée par Perrault.

Deux indices affermiront notre intuition. Le premier est d'ordre mythologique, folklorique. Dans toutes les traditions nous retrouvons des déesses, des princesses endormies ou englouties; princesses dont le réveil bouleverse l'ordre jusque-là établi. Toutefois cette universalité n'aurait pas suffi à nous conduire à placer ce Conte en Numéro un, si le second indice d'ordre théologico- psychologique ne nous avait fait clairement apparaître, ce droit d'ainesse.

Car au centre de la belle au bois dormant est tout le mystère chrétien. Et bien qu'il ne faille pas compter sur les prêtres et les pasteurs actuels pour la tirer de son sommeil, il n'est pas moins vrai qu'en 1850, un pape (pie IX) poussé par sa base, a jugé dogmatiquement utile de réveiller Marie et de lui offrir une Assomption qu'elle attendait depuis près de vingt siècles.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, comme un dogme ne fait pas la réalité. Chez bon nombre de Chrétiens, les Protestants en particulier, Marie dort encore d'un sommeil profond, protégée par une haie touffue d'épines constituées par un humanisme rationaliste et une pensée scientifique qui ne peuvent, en aucune mesure, accepter sa "dormition". A savoir un sommeil surnaturel, qui peut s'apparenter à la mort sans y conduire. Un sommeil qui peut durer cent ans, mille ans sans que celle qui s'est ainsi assoupie, en pâtisse.

Méditant sur ce Conte et feuilletant le commentaire de Shuré sur la tétralogie de Wagner, plus précisément sur l'endormissement d'une autre belle, une déesse en mal d'incarnation celle-là, Brunehilde qui attend Siegfried, son prince charmant obligé de braver non pas des épines, mais un cercle de feu protecteur diligemment mis en place par le père de cette belle : Odin, alias Wotan, alias Zeus, alias Jupiter, voilà que tombe à mes pieds une carte postale déposée dans ce livre des années auparavant: La fresque de la Dormition de Marie à Jérusalem. Synchronicité aurait dit Jung.

Il n'est pas question dans notre étude de nous interroger sur le personnage historique qui est là représenté, mais en bons psychologues que nous aimerions devenir, nous intéresser à l'archétype, à ce que peut représenter pour nous, aujourd'hui, dans notre quotidien : la Dormition et le réveil de cette belle au bois dormant, de cette femme qui a joué un rôle capital il y aura bientôt vingt et un siècles. Et pour que nous ne soyons pas tentés de nous intéresser trop vite et surtout stérilement au personnage historique, nous lisons à notre tour une lettre de Jung adressée le 25 novembre 1950, (soit un siècle après la promulgation du dogme de l'Assomption de Marie) à un père d'une Eglise américaine. Voici son essentiel:

"Si le miracle de l'Assomption n'est pas un événement spirituel vivant et actuel, mais un phénomène physique attesté par la Tradition ou censé selon la foi s'être passé il y a deux mille ans, alors il n'a rien à voir avec l'esprit ou pas plus qu'une quelconque histoire parapsychologique moderne.

Un événement corporel ne pourra jamais prouver l'existence et la réalité de l'esprit. Le fait qu'il y a deux mille ans un corps ait disparu ne démontre absolument pas la vie et la réalité de l'esprit, pas plus qu'aucun autre miracle. Pourquoi insiste-t-on sur la réalité historique de la naissance virginale comme sur quelque chose de particulier, en même temps que l'on nie cette réalité dans le cas de toutes les autres traditions mythiques ?

Telle semble être la conception du professeur Karrer, car il insiste sur le fait que Marie n'est pas la seule qui soit montée au ciel. Il semble qu'il existe un certain consensus traditionnel sur le fait qu'une vie réalisant la totalité religieuse, c'est à dire l'intégration consciente de l'archétype essentiel, justifie l'espoir d'une existence individuelle dans l'éternité. L'application de cette idée à Marie semble être tout à fait du domaine de la philosophie chrétienne."

Nous retiendrons de cette lettre, la priorité à donner à l'expérience spirituelle, préalable à la compréhension du fait historique dont nous comprendrons plus tard l'importance, et l'idée d'un éternel Féminin endormi en chacun depuis bien longtemps. Nous retrouvons dans l'Ecriture sainte cet éternel Féminin qui est appelé "Sapientia Dei", la divine Sagesse. Celle qui était déjà là quand le monde fut créé. (Proverbes 8). Cet éternel Féminin banni non seulement de l'Eglise chrétienne, mais de l'évolution de la race humaine depuis un temps qui ne peut être clairement établi."

Ce qui rend malaisé cette recherche "sophiale", c'est que l'éternel féminin semble parler un langage qui lui est propre, un langage totalement imagé. Elle ne parle pas autrement. Nous appelons aujourd'hui cette façon de s'exprimer; le langage des correspondances, ou bien encore l'expression hermétique. En fait c'est le langage de notre mère l'Oye. C'est l'"oyez" "oyez" originel. Encore faut-il entendre, encore faut-il comprendre ces images, ce qu'elles signifient. Nous sommes en pleine mystique. (muo) c'est à dire, parler en se taisant. Le langage originel, spontané. Celui que parle encore notre inconscient. Celui qui nous vient encore durant notre sommeil, quand nous nous taisons enfin..

Avec notre mère l'Oye nous allons retrouver pour un temps l'usage principal de la fonction féminine que la femme elle-même a oublié., ce qui est un comble.. Cette bonne mère céleste peut, le temps d'un Conte, nous redonner les images d'un monde dont (cette fonction étant gravement amputée) nous n'avons plus présentement l'accès. Celui de Notre monde intérieur. Le monde de nos sensations, de nos sentiments profonds, de nos pensées secrètes, refoulées. Le monde de nos origines.

Cette bonne mère l'Oye va, comme toute fonction féminine qui se respecte, nous redonner accès à notre inconscient. Non pas de nuit, à la sauvette, mais de jour, en plein état conscient; ceci grâce aux Contes. Toutefois ne nous faisons pas trop d'illusions, ces Contes, porteurs de cette sagesse, ne sont pas arrivés jusqu'à nous à la fin de ce vingtième siècle absolument intacts. Ce serait trop beau.

Ce qui est arrivé aux Evangiles dans leur transmission avant que la fixation écrite les mette à l'abri des gloses, des omissions, des modifications de textes etc.. est valable pour les Contes.

Nous entendons ici les grands Contes, provenant de grands rêves concernant le devenir d'une société, d'un peuple; rêve reçu par un membre de cette société à un moment donné de son évolution; rêve qui est mémorisé, raconté, transmis par la voie orale puis écrite avec les avatars propres à ce mode de transmission: les additions de personnages, les enrichissements de l'histoire, la transformation du sujet rendu conforme aux moeurs du moment etc..

Souvenons-nous du Conte du Graal raconté par Chrétien de Troyes à partir de celui d'un vieux barde qui visionna une nuit le destin tragique du peuple celtique littéralement possédé par les forces ataviques. Ce destin lui apparut sous la forme d'un plat sur lequel était déposée une tête fraîchement décapitée, ainsi qu'une lance d'où s'échappaient des ruisseaux de sang. Cette éloquente procession, chez notre conteur qui exerçait son talent dans les cours princières européennes, devint un énigmatique défilé où le plat barbare est remplacé par un objet mystérieux: le "grail" dont notre conteur ne sait plus que faire et dont il se débarrasse en quittant ce monde avant de terminer son Conte.

Il en est souvent de même dans les grands Contes qui parviennent jusqu'à nous. Le rêve originel est passé par un certain nombre de filtres selon l'état d'esprit des narrateurs successifs. C'est pourquoi nous serons heureux quand nous pourrons comparer plusieurs sources. Il nous sera alors plus facile de découvrir une omission chez l'un, un détail supplémentaire chez l'autre etc..

Quand à retrouver le fil conducteur, en quelque sorte le récit original, nous serons, comme nous pouvons l'être devant le récit de l'incarnation de Jésus de Nazareth dans les Evangiles, livrés à notre seule intuition; d'aucuns diraient au saint Esprit. Ceci, bien entendu, si nous prenons au sérieux ces Contes, si nous pensons qu'il n'ont pas été écrits pour distraire seulement les enfants, mais nous parler de notre évolution, des difficultés que nous rencontrerons sur le parcours, les ennemis qu'il nous faudra reconnaître, les aides que nous serons en droit d'attendre.

Il ne semble donc pas que nous puissions avoir de vrais Contes sans rêves ou visions préalables provenant de notre mère l'Oye. Pour bien comprendre cela il nous faut revenir sur nos commencements en acceptant qu'à l'origine il n'y ait pas eu une Parole intelligente éveillée, planificatrice, organisatrice, mais un Verbe, une action, un mouvement inconscient.

En fait un Logos à l'état pur, qui, dans son sens premier, en grec, signifie EN FAIT. Nous rejoignons ici le Faust de Goethe quand il affirme qu'au commencement on ne peut connaître ou reconnaître qu'une action.

Ce mouvement produit ensuite une sensation : Ah.... qui engendre une image: le premier mode d'expression, le premier élément incontournable du rêve, puis du Conte. Le "ἡ ἀρχὴ ὁ λόγος" qui inaugure l'évangile de Jean, généralement traduit par : "au commencement la parole", devrait plutôt faire apparaître : " ἡ ἀρχὴ ὁ κίνησις " :Au commencement l'acte fondateur en quête d'interprétation; l'acte fondateur traduit instantanément par une image correspondante.

Voilà, semble-t-il, l'origine de la vie psychique, l'origine du rêve, l'origine du Conte. La Parole créatrice, organisatrice, celle qui précède une seconde création voulue, à partir d'une image (une idée) que l'on s'efforce de concrétiser, prend alors la place du rêve, du Conte, qui deviennent inutiles, voire nuisibles, car capables de perturber la réalisation du projet.

Souvenons-nous de nos réveils quand encore emplis d'images fortes, nous disons: "ouf," ce n'était qu'un rêve, ce n'était qu'un Conte. Au commencement: VERUS, le verbe, l'action, le mouvement. Cette action est ensuite instinctivement, immédiatement REVUE, en image, rêvée, contée. C'est une image objective qui traduit le mouvement du corps, puis de l'âme, sans que la conscience qui naîtra plus tard, ses désirs, ses objectifs du moment, ne puisse encore s'en mêler. Nous avons là la vision authentique des mouvements du psychisme; mouvements qui, autrement, resteraient invisibles. L'absence de rêves pourrait, dans cet état d'esprit, être considérée comme le signe d'un "électro-onirogramme" plat indiquant des mouvements de l'âme insuffisants pour produire des images.

Voilà, semble-t-il, la première fonction naturelle, la première forme de connaissance qui permet de passer de l'inconscience à la conscience, quand l'arbre de vie et celui de la connaissance étaient encore unifiés.

Il était une fois, pas deux. Il était un foie qui avait organiquement cette vocation avant que le poumon et ensuite le cerveau, foies éduqués, conscientialisés spiritualisés, n'interviennent au cours de l'évolution et ne modifient, complexifient, remplacent ce mode royal de connaissance pour conduire l'âme humaine à une nouvelle conscience de soi.

Mais il y a néanmoins des moments où, la conscience s'assoupissant où sa vigilance se relâchant, ces formes réapparaissent, nous font signe, ou cherchent à le faire, déguisées pour mieux échapper à notre vigilance, selon Freud, ou dans leur glorieuse nudité, lumineuse authenticité, selon Jung, nos deux évangélistes modernes.

Il était donc une fois, ni deux, ni trois. Voilà pourquoi certains rêves sont très impressionnants, mémorables, mémorisés, transmis de génération en génération. Surtout quand tout un peuple se sent concerné par l'histoire. Ainsi se sont constitués vraisemblablement ces recueils de Contes attribués à Ma Mère l'Oie. Vénérable oiseau migrateur qui nous apporte des nouvelles d'un monde auquel nous n'avions plus accès. D'un lointain pays dont nous n'avions plus conscience.

Ma Mère l'Oie représente donc une faculté de l'âme, un moyen de nous connaître qui, avec le temps, s'est endormie et qu'il est grand temps de réveiller si nous ne voulons pas, comme ces animaux qui nous entourent, bloquer dangereusement notre évolution. Eux, par contre, semblent voir toujours leurs mouvements animiques, leurs sensations, leurs émotions, leurs sentiments. Mais la compréhension, l'entendement de ces images, leur sont très limités. Cette merveilleuse faculté de connaître, l'humain l'a développée jusqu'à un certain point, mais pour différentes raisons, elle s'est endormie.

Le Conte sélectionné par Charles Perrault, le premier dans la magnifique Edition de Jean de Bonnot 1972, Conte repris par les frères Grimm, raconte, à ce niveau de lecture, comme nous allons le voir clairement, comment cette faculté fut acquise, comment on la perdit. Comment on peut la réveiller.

Il ne nous échappera pas, disons-le une fois pour toutes, que les personnages qui vont apparaître dans ce Conte, nous les portons en nous-mêmes, soit éveillés, actifs, soit inactifs. S'ils appartiennent à notre sexe, nous devons les retrouver facilement à l'oeuvre dans notre conscient. S'ils appartiennent à l'autre sexe, nous devrions les pressentir à l'oeuvre dans notre inconscient. C'est là un exercice plus difficile, plus périlleux.

Si ce sont des animaux ils devront nous rappeler des attitudes, des comportements affectifs que nous rencontrons dans notre vie quotidienne soit présente, soit passée, soit future. Des animaux qui parlent de nous, qui nous parlent. A nous de les entendre en nous. Si ce sont des végétaux, nous devons penser à des comportements plus universels, plus anciens, quand notre âme se contentait de rêver sa vie, d'imaginer ce qu'elle pourrait être.

Notre Conte nous présente d'emblée un couple qui se désole de ne pas avoir d'enfant. Quoi de plus banal que ce problème de la stérilité traité aujourd'hui avec les moyens que l'on sait en passant par les adoptions et la location d'utérus, les manipulations génétiques, pour posséder enfin l'enfant tant convoité.

Ce qui nous intéresse en tant qu'humains véritables ce ne sont pas tout d'abord les moyens à mettre en oeuvre pour palier cette stérilité mais la cause de cette impossibilité de mettre un enfant au monde. Toujours comme humains confirmés nous ne pouvons nous satisfaire d'une raison physiologique, qui laisserait l'âme atteinte par ce manque, devant un sentiment de profonde injustice.

La cause est le plus souvent mentale, psychologique. Cette cause découverte, acceptée, l'âme responsabilisée peut alors comprendre le pourquoi de ce défaut de procréation et utiliser cette information pour poursuivre son évolution dans de meilleures conditions.

Et pour nous aider à conduire notre recherche immédiatement dans le monde des causes psychologiques, il est question ici d'un Roi et d'une Reine. Comme nous le savons, les couples royaux deviennent de nos jours de plus en plus rares et il faut bien dire qu'ils ne représentent plus grand chose. Dans le passé, tous les hommes et toutes les femmes d'un pays se reconnaissaient dans le couple royal qui devenait ainsi, en permanence, leur modèle de vie. Une vie qu'ils aimeraient tant connaître. D'où le drame quand le couple était atteint de stérilité. Une véritable angoisse se répandait dans le pays.

Ces souverains étaient généralement bien typés. La puissance, la gloire, la virilité, chez le roi. La grâce, la beauté, la séduction, chez la reine. Le Logos, la loi, l'idéal à réaliser chez l'un. L'Eros, la douceur, la chaleur, l'attachement aux êtres et aux formes aimées chez l'autre. Les fondements de la société d'alors reposaient sur la séparation vigilante des sexes et leurs fonctions bien définies. L'Etat, par la force armée, l'Eglise par la force morale et surtout sacramentelle, veillaient à ce que cet ordre ne soit pas perturbé. Cet Ordre veillait à ce que la polarité féminine de l'homme, que la psychologie appelle l'Anima, et la polarité masculine de la femme, appelée animus, ne se réveillent et viennent perturber la vie des couples.

N'assistons-nous pas dans l'Ancien Testament à une intervention de ce type quand Jéhovah le Dieu de cet Ordre, ampute le nom de Saraï, épouse d'Abraham, du yod final et le remplaça par un "hé" le souffle de cet Ordre rétabli? Le yod, symbole du phallus mâle, qui eût conduit Saraï à revendiquer un autre statut, d'autres fonctions que celles que cette société lui demandait d'accomplir, devait être à nouveau endormi.

Abram, lui, devait être fortifié dans sa fonction de conducteur de couple, de tribu, de nation. C'est pourquoi ce même souffle puissant, volontaire, souverain, lui fut ajouté. Il s'appela désormais, non plus Abram mais Abraham.

L'excision et la circoncision sont nécessaires pour maintenir la solidité de cet Ordre féodal. Nous ne parlons pas seulement ici des pratiques chirurgicales courantes encore pratiquées dans certains pays au sein de certaines religions, mais de l'excision et de la circoncision mentale qu'apporte le Sacrement du mariage aux couples qui se livrent authentiquement à cette mystique au cours de laquelle l'inconscient des mariés, où se trouve la polarité opposée, est pasteurisé, neutralisé, endormi. A ce prix le corps mystique, celui du deux en un, est maintenu dans son intégrité: l'homme et la femme; le Dieu et l'Eglise. Un tout sous haute protection.

Sachant cela nous pouvons comprendre la raison des baisses de natalité, de fécondité, les cas de plus en plus nombreux de stérilité, naturelle ou provoquée, dans nos pays laïcisés. La fécondité n'est-elle pas le signe de l'entente du couple quant aux fonctions décrites?

Voilà ce que représentent encore de nos jours un roi et une reine. Sachant cela nous comprendrons pourquoi ils se reproduisent difficilement, disparaissent de nombreux pays où l'Eglise n'est plus à même, compte-tenu des mentalités du temps, de garantir l'efficacité sacramentelle. Tout se tient.

Oui mais, il était une fois.. il fut un temps où un Roi et une Reine représentaient d'autres principes, d'autres archétypes, d'autres fonctions. C'était le temps où l'on mariait de préférence dans les maisons régnantes, les frères et les soeurs. Nous parlons ici des mariages endogames, ceux que les dieux, puis leurs représentants sur terre les pharaons, les patriarches par exemple: Chronos-Rhéa; Zeus-Héra; Abram-Saraï etc..

Que pouvait être cette relation? Que pouvait bien représenter dans ces temps lointains l'archétype du roi et celui de la reine? Si nous n'avions aucune idée du jeu initial de ces polarités qui, au cours de l'évolution, sont devenues des sexes, comment pourrions-nous répondre? Comment pourrions-nous comprendre le véritable acte créateur que nous serons un jour appelé à vivre?

Jung relie la fonction masculine ou féminine que nous avons privilégiée au cours de notre évolution à l'EROS primordial, c'est à dire à la VIE. qui apparaît tout d'abord comme une force, un mouvement, un désir instinctif, inengendré, que la tradition nomma phallus ou lingam. Jung lui appella cette force, quand elle a pris conscience d'elle-même : le père chthonien (terrestre).

Ce désir, qui jaillit de la grande mer dont on ne peut encore rien dire, suscite l'apparition d'images correspondant à ce mouvement. Ces formes sont l'oeuvre de la fonction féminine appelée par Jung mère céleste, quand cette fonction a également pris conscience d'elle-même.

Notons immédiatement que ce désir jaillissant de ces abîmes et correspondant au pôle masculin originel, s'élève, monte à la rencontre du pôle féminin. Cette mère céleste donne alors forme à l'énergie reçue. Elle devient porteuse de l'âme consciente à qui elle donne peu à peu naissance.

C'est ce père chthonien, ce principe cosmique initial, qui a été oublié, banni de la conscience chrétienne qui s'attacha fortement, pour des raisons que nous devons comprendre, à l'idée d'un père céleste dont l'esprit descend et féconde la mère terrestre, l'Eglise, l'Humanité. Le masculin se rapportant ici à l'esprit et le féminin à la nature brute, à la vie instinctive, à la matière informe qui se trouve ainsi fécondée par l'esprit, comme l'enseigne la genèse mosaïque.

Pourtant cette genèse archaïque nous place bien à l'origine devant la représentation d'un pôle naturel mâle inconscient, strictement énergétique, le père chthonien, et celle d'une autre polarité femelle, tout aussi inconsciente, propice à la venue au monde de formes traduisant ce désir, la mère céleste, première matrice indispensable à la venue au monde des images, des formes nouvelles.

Ces fonctions peuvent être appelées "divines", porteuses de vie, asexuées, impersonnelles, inconscientes. Une polarité passive qui reçoit l'énergie vitale du père chthonien, pôle actif, avant de devenir active à son tour en engendrant les images correspondant à ce désir inconscient. Car nous ne devons jamais oublier que chacune de ces polarités initiales se manifeste selon un double mouvement que nous pouvons ainsi résumer:

Polarité mâle:

1- expir : exprimé par un désir inconscient. Actif: (fonction père chthonien).

2-inspir : absorption des formes produites par la polarité femelle afin de leur donner un sens. Passif: (fonction père céleste)

Polarité femelle

1-inspir : absorption de ce désir. Passive. Conception des formes correspondantes. (fonction mère Céleste)

2-expir : engendrement de ces formes. Active. (fonction mère Terrestre).

Sachant cela nous pouvons aisément comprendre pourquoi, au cours de l'Evolution, les âmes qui ont privilégié le pôle mâle ont peu à peu dominé les autres créatures jusqu'à ne plus retenir que l'archétype du père céleste et en dévalorisant la fonction femelle privilégiée par la femme, fonction pourtant à l'origine de toutes les formes créées.

Voici donc, selon cette psychologie des profondeurs, les deux polarité qui agissent de concert avant toute consciencialisation qu'entraînera ce jeu. Ce seront ensuite les âmes, devenues conscientes d'elles-mêmes, qui, par un choix de plus en plus délibéré, pourront privilégier une polarité et contraindre l'autre à une expression de plus en plus clandestine.

Ainsi naît la sexualisation, qui a pour effet de modifier le jeu des polarités initiales, en faisant apparaître dans le temps un comportement instinctif féminin et une spiritualité masculine. En clair, un père céleste et une mère terrestre, que nous retrouverons souvent dans nos Contes. Ce qui ne veut pas dire que les fonctions initiales, primordiales de ces polarités aient définitivement disparu. Elles se sont momentanément endormies ou vivent dans l'inconscient où notre conscience les tient captives, une existence difficile.

Sachant encore cela nous pouvons imaginer combien ces polarités momentanément brimées tiennent un rôle important dans cette psychologie où la polarité féminine occultée est appelée anima et la polarité masculine animus.

Nous sommes donc aujourd'hui devant un double cas de figure. Commençons par l'homme qui, bien que devenu l'image de son Dieu, un père céleste, porte en lui même une polarité féminine. Cette polarité, quand elle est suffisamment éveillée, s'efforce en premier lieu de le déstabiliser quant au but poursuivi : la conquête du monde extérieur, forme actuelle de son désir. Puis, en lui présentant les images correspondant à son monde intérieur, le conduire à redécouvrir la connaissance symbolique, et non plus diabolique, conséquence de sa recherche de puissance et de domination.

Second cas de figure: la femme devenue l'image de l'homme et simplement heureuse de mettre au monde les formes désirées par lui. Cette femme porte en elle-même une polarité masculine qui, éveillée, s'efforcera de la déstabiliser quant à son rôle social de mère et à son désir de s'identifier aux formes qu'elle a mises au monde, ou qu'elle aime. Puis de la conduire ensuite à retrouver cette énergie primordiale qui, si on se rapporte à Jung, incite maintenant cette âme consciente à acquérir un jour une véritable individualité seule garante de la liberté indispensable pour véritablement aimer et être aimé.

Comme nous pouvons nous en douter les rapports de l'homme et de la femme, des couples, ne sont pas facilités dans ces échanges quaternaires. L'homme devant se libérer au préalable de la féminité inférieure, cette mère terrible, dévorante, destructrice, quand elle s'aperçoit que ce à quoi elle s'est attachée, identifiée, risque de prendre son autonomie. (Les dragons des fables).La femme devant se libérer de la masculinité inférieure, ce père terrible, despotique, voulant toute choses à son image.

Mais comment cette mère devenue terrestre, ce père devenu céleste, ont pu se comporter ainsi ? Comment ces polarités originelles ont pu être ainsi modifiées dans leur fonction? Pour répondre c'est toute l'histoire de la sexualisation qu'il nous faut , grâce à cette psychologie des profondeurs, nous efforcer de reconstituer. En nous souvenant que ces polarités forment tout d'abord un couple qui oeuvre alternativement dans un double inspir/expir harmonieux pour mettre au monde les premières formes de vie; formes qui traduisent un désir inconscient de la vie encore indifférenciée pour accéder à la conscience, pour se particulariser, pour se différencier.

Ces premières consciences animées, appelées âmes vivantes, ne peuvent tout d'abord que s'identifier aux formes inconsciemment produites qui constituent leur premier environnement. Ces consciences, bientôt capables de sympathie ou d'antipathie envers ces formes projetées, sont désormais en mesure de faire des choix. Y compris de manifester une préférence quant au jeu d'une polarité au dépend de l'autre. Certaines de ces âmes se sont ainsi sexualisées et devenues peu à peu féminines ou masculines, suivant qu'elles privilégièrent la polarité mâle ou la polarité femelle Ce qui les conduisit à altérer en elles la respiration initiale.

Ces altérations produisirent tout d'abord des gemellités, les différences étant encore peu marquées. Des relations fraternelles s'établirent. Mais le choix de plus en plus exclusif de la polarité femelle chez la femme et mâle chez l'homme, les rendit plus exigeants dans la recherche chez l'autre de la fonction qui faisait de plus en plus défaut. L'union conjugale, telle que nous la connaissons, devint nécessaire. L'âme passa ainsi de la fraternité à la conjugalité. Cette conjugalité conduisit la femme à devenir de plus en plus féminine et l'homme à devenir de plus en plus masculin. Des transferts de plus en plus importants devinrent nécessaires. Chacun, faisant l'expérience consciente et exclusive de la fonction mâle ou femelle, qui jusqu'alors avait fonctionné inconsciemment alternativement en tous, devait maintenant attendre consciemment du conjoint le jeu de la polarité qui lui fait défaut.

Alors que la femme vécût de plus en plus dans le ressenti, l'attachement aux formes produites par elle, et recherchait l'intériorisation, l'union, l'aggrégation, favorisées par la perte de conscience, l'homme se masculinisa intensément dans l'action, le mouvement extérieur, la conquête de l'espace, dans la perte d'unité, la division, la fragmentation.

Mais quand le transfert devient insatisfaisant, la polarité occultée, arrêtée dans son développement, manifeste sa déception en projetant une forme idéale qui devrait remplacer l'époux défaillant. Ainsi naquirent certaines procréations (créer à la place). On peut imaginer, (la mythologie le confirme) la première déception de la femme, fatiguée de mettre au monde des formes émanant du désir de l'homme. (cf le mythe de Géah et d'Ouranos, de Rhéa et Cronos).

Ainsi vint au monde le Fils, appelé à libérer sa mère de la tyrannie du conjoint. Cette nouvelle projection et le nouveau transfert qui suit, sont satisfaisants pour la femme en recherche d'émancipation, dans la mesure où le fils répond à cette aspiration, à ce transfert. Nous pouvons alors parler d'une nouvelle forme conjugale subtile qui, d'une manière ou une autre, arrête la croissance de ce fils qui, autrement, développant sa polarité mâle demanderait à sa mère ce que l'époux lui demandait.. remplaçant cette dernière dans la structure qu'elle désirait quitter. (cf le mythe du puer aeternus, de l'éternel enfant)

Pour ce qui concerne la naissance non plus d'un garçon mais d'une fille, notre Conte nous livre la solution de cette énigme. Mais il nous faut encore auparavant et pour bien comprendre la symbolique de ces époux royaux à l'origine de la belle au bois dormant, fixer notre attention sur ce quaternaire que nous venons d'évoquer, et qui sera présent et de plus en plus agissant au cours de l'évolution dans les rencontres homme-femme. Quatre cas de figure peuvent être ici évoqués.

Premier cas. Le couple accepte de vivre les préceptes religieux auquel il reste attaché et qu'il enracine par la voie sacramentelle. La fonction mâle dévolue à l'époux. La fonction femelle dévolue à l'épouse. Ici l'échange reste simple. Il fonctionne selon le mode binaire. L'anima de l'homme et l'anima de la femme, c'est à dire les polarités occultées chez chacun, restent endormies.

Second cas. La puissance de persuasion religieuse décroissant, l'inconscient se réveille : l'animus chez la femme, l'anima chez l'homme. Ce réveil, qui affaiblit aussitôt la force des transferts, rend les rapports du couple plus difficiles à vivre.

La structure sociale et religieuse aidant, le réveil de ces polarités occultées restant encore inconscient, c'est à dire sans vis-à-vis, la vie commune reste possible bien qu'avec de nombreux affrontements.

Troisième cas . L'animus chez la femme, l'anima chez l'homme prennent de la force et entrent en conflit. L'animus de la femme agresse l'époux. L'anima de l'homme agresse l'épouse. Ils n'auront de cesse de conduire le couple vers une rupture, un divorce. Rupture physique, sociale, si la situation extérieure le permet: carrière professionnelle, rang à tenir dans la famille ou au sein de la société à laquelle on appartient et qui ne sont pas pour autant remises en question. Ou bien rupture mentale, divorce psychique.

Le quatrième cas est provoqué par une solitude mentale, psychique, éprouvée souvent après plusieurs tentatives pour trouver un conjoint qui répondra mieux aux souhaits exprimés. L'homme découvre son anima et la femme son animus, jusqu'ici représentés par le conjoint. La véritable Oeuvre, non plus conjugale mais "conniuctale", pour reprendre un terme jungien, peut alors commencer: à savoir deux volontés, deux consciences, qui vivaient dans un même corps jusqu'ici sans le savoir. Un couple appelé à vivre tout d'abord une purification des désirs, des buts recherchés dans l'existence, avant de s'entendre sur cette Oeuvre à accomplir.

Nous retrouvons ici une situation semblable à celle des origines, mais cette fois vécue consciemment. La fonction mâle et la fonction femelle harmonieusement unies dans une respiration ample et rythmée, rendues capables de mettre au monde le corps qui manifestera cette merveilleuse union.

Notons que ce réveil des polarités occultées peut, bien entendu se manifester en dehors de la vie conjugale ou maritale. Les communautés religieuses nous apportent ici des exemples qui, bien compris, pourraient nous aider à saisir ce qui se passe, chez l'homme et chez la femme à ce moment de leur évolution. Il suffit pour cela que cette structure conjugale soit mentalement reconstituée. Par exemple: l'homme et l'Eglise derrière laquelle il reconnaît une femme, généralement une mère. Par exemple la femme et son Dieu dont elle a intérieurement donné la place de l'époux.

La contrariété, la déception qui suivent ces rapports, ces rencontres particulières qu'on eût voulu plus francs, plus affectueux, suffisent alors pour déclencher ce réveil.

C'est alors cet animus qui conduit cette soeur de charité à prendre un air sévère, voire revêche, souvent impitoyable, notamment envers des malades ou de jeunes enfants placés sous sa dépendance, qui fait peu à peu disparaître sa féminité. C'est le réveil inconscient de cet animus qui conduit cette même soeur à se couper sévèrement les cheveux, à se comprimer la poitrine.

C'est cet anima qui pousse cet abbé à cultiver cette troublante polarité en acceptant de porter la robe sacerdotale alors qu'au même moment sa polarité mâle, non moins troublée, se cramponne avec l'énergie du désespoir à la barbe, dernier signe d'une polarité phallique en grand danger de trépasser. Qui dira jamais toutes les situations confuses qu'entraîne ce réveil des polarités occultées.

Dans un bel ouvrage: "la psychologie du transfert" Jung nous place devant une série de gravures, que d'aucuns pourraient appeler érotiques, s'il n'était question ici de cette grande Œuvre alchimique qui consiste à réconcilier et à marier en chacun les deux polarités précitées. Ces planches sont extraites d'un ouvrage alchimique de la fin du moyen-âge: "le rosarium philosophicorum", qui présente ce grand Œuvre sous les traits d'un Roi et d'une Reine vivant les différentes étapes de cette mutation, moments incontournables du processus d'Individuation.

C'est en gardant ces informations que nous reviendrons maintenant à notre Conte, en ne voyant dans ce Roi et dans cette Reine qu'un homme et une femme dans cette pathétique recherche de leur Moi.

Deux fonctions ont donc été endormies au cours de notre longue évolution. Celles qui nous permettaient de voir spontanément et de comprendre ensuite ce que nous venions de sentir, de ressentir, d'aimer, de détester. L'arbre de vie et l'arbre de la connaissance unis dans cette même recherche qui demandait, pour être exercée, l'union intime des deux polarités mâle et femelle. Ces polarités furent perturbées dans leur action quand les sexes, qui privilégient une de ces polarités, apparurent et se développèrent. Depuis le senti, le ressenti, le vu et le compris ont été séparés, ont vécu bien souvent séparément.

Chez l'homme et la femme, cette fonction capitale qui seule permet une véritable connaissance de l'être dans son ensemble, plus précisément ce qu'il porte dans son inconscient (le Soi), peut être retrouvée et vécue, non plus inconsciemment comme ce fut le cas dans les commencements de notre évolution, mais consciemment.

Cette fonction, appelée intuitive dans la psychologie des profondeurs, ou bien encore transcendante, ne peut naître que si, en chacun de nous ces polarités retrouvent leur pleine fonction. Ce qui sous-entend chez l'homme une sérieuse revitalisation et purification de ses sentiments, et chez la femme, si ce n'est déjà fait, le développement d'une raison relativement objective indispensable pour lui permettre de voir plus clair dans ses choix affectifs.

Voilà ce que nous allons essayer de découvrir dans ce Conte de la Belle au bois dormant en ne perdant pas de vue ce tableau synoptique des grands mouvements de l'âme. (tableau présenté à la fin de l'étude)

Il était une fois un roi et une reine qui étaient fâchés de ne pas avoir d'enfants. Ils allèrent à toutes les eaux du monde: vœux, pèlerinage, menues dévotions, tout fut mis en oeuvre, mais rien n'y fit.

Sachant ce que nous savons sur la symbolique de ce couple royal, les pratiques religieuses ne peuvent qu'aggraver la situation. C'est un enfant "spirituel" qu'il faut mettre au monde, une nouvelle forme de conscience qui, bénéficiant de cette faculté retrouvée, acquèrera enfin la conscience d'elle-même. Une étape importante sur le chemin de l'individuation.

La reine devint grosse et accoucha d'une fille.

Perrault n'en dit pas plus sur cette surprenante naissance. Il nous faut lire les frères Grimm, qui retrouvent ce Conte dans le vieux fond germanique, pour en savoir davantage. C'est au cours d'une baignade qu'une grenouille apprend à la reine qu'avant une année elle mettra au monde une fille.

Voilà deux informations importantes: le milieu aquatique et un batracien. La plongée indispensable dans l'inconscient avec toutes les surprises que cela comporte avant cette naissance, est ici indiquée. Nous dirions, psychologiquement, un état de crise, de dépression, au cours duquel l'âme perd ses repères et devient, dans l'état pénible où elle se trouve, capable de recevoir des idées nouvelles ou une inspiration qui lui permettra de sortir de ce marasme, et d'entrevoir une nouvelle forme d'existence.

Souvent, une récente étude sur les civilisations l'a montré (cf les grands initiés dans la quête du Moi), une perte de foi dans ce qui nous avait jusqu'ici conduit, est un moment propice pour faire naître un nouvel état. Cette recherche de l'eau, du bain, de la baignade (un bain moins sérieux) bien contemporaine, représente un signe clinique de l'état du mental de notre actuelle civilisation, et surtout d'un désir inconscient de se débarrasser des principes qui nous ont conduits à vivre une telle faillite.

Mais n'est-ce-pas ce que l'on recherche dans un baptême? Cette perte de conscience qui nous ouvre à un autre monde. Encore faut-il que cet autre monde soit perceptible. Que de candidats au baptême de leur âme qui s'ignorent, en ces temps estivaux!

Fidèles à notre méthode de travail concernant les correspondances, cherchons ce que cet animal représente de remarquable. Incontestablement c'est sa faculté de vivre sur deux plans de vie à la fois: la terre et l'eau. La grenouille est amphibie: littéralement, elle appartient à deux côtés de la vie: le liquide et le solide. D'un côté l'inconscient avec ses eaux que représentent la mémoire, les souvenirs, l'héréditaire et de l'autre, le conscient où une vie nouvelle peut être conçue.

La grenouille représente ici le signe d'une mutation que la naissance d'une petite fille va symboliser. Mais pour qu'une vie nouvelle puisse éclore, encore faut-il quitter, nous l'avons dit, la terre ferme des engagements précédents, des principes bien établis, des vérités éternelles, et courageusement, plonger dans cet inconscient où tout devient momentanément relatif, lointain, voilé, douteux, où les problèmes propres au quotidien perdent leur acuité, leur importance. Alors pourront apparaître de nouvelles intuitions auxquelles nous n'avions pas encore pensé, préoccupés que nous étions par les affaires de ce monde, par notre persona à maintenir sous peine d'être exclus de cette société qui maintenant nous indiffère.

Cet animal, qui nous invite à prendre un baptême rafraîchissant propre à calmer notre vie par trop passionnée, par trop investie dans la poursuite des intérêts de ce monde, nous le retrouvons chez les premiers Chrétiens, représenté au centre d'un lotus. Chez les Egyptiens la grenouille met au monde un oeuf qui contient en germe une nouvelle forme d'existence. Elle est présente dans les tombes, somptueusement fabriquée: le corps en lapis lazuli, les yeux en grenat sertis d'or; la grenouille psycho-pompe, garante d'un passage heureux de ce monde à l'autre.

Pour nous, dans le cadre de ce Conte, nous verrons chez cette grenouille essentiellement le signe de la mutation de la fonction féminine que l'homme avait refoulée pour devenir roi et que la femme avait adaptée au besoin de ce roi, pour elle-même devenir une reine dans le royaume de ce monarque.

Pour que cette mutation s'accomplisse, cette fonction féminine doit donc se tourner résolument vers le monde intérieur, celui de l'au-delà ou de l'en-deça, le monde de l'inconscient, et lui permettre de s'exprimer, de se manifester.

Toutefois cette ouverture sur l'au-delà ou l'en-deça comporte de grands risques si une purification des affects n'est pas menée de pair. La grenouille est un animal à sang froid. Cette démarche demande une désaffection momentanée envers les engagements qu'une certaine vie sociale réclame.

Cette mutation passe également par la constitution d'une raison qui montrera la vanité et le caractère éphémère de ces engagements. Ce sera l'oeuvre de la polarité masculine appelée à participer à cette mutation. La suite de cette histoire va nous montrer, sous les traits de cette petite fille nouvellement née, à savoir la naissance de cette quatrième fonction, appelée par Jung, intuitive, et les obstacles qu'elle rencontrera au cours de son développement. Pour la femme, l'acceptation à un moment donné de son existence ici-bas du sacrifice de la procréation naturelle, qui passe par une stérilité momentanée, nécessaire pour permettre la venue au monde de cette nouvelle fonction; pour l'homme le sacrifice de sa virilité physique, afin de permettre à sa polarité féminine de se développer.

Après la naissance de cette fille on fit un beau baptême et on donna pour marraines à la petite princesse toutes les Fées qu'on put trouver dans le pays - on en trouva sept- et afin que chacune d'elle puisse lui faire un don, on leur offrit un festin. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique: un étui d'or massif où il y avait cuiller, fourchette, couteau, garnis de diamants et de rubis. Mais comme chacune prenait place, on vit entrer une vieille Fée qu'on croyait morte, car depuis cinquante années elle n'était pas sortie d'une tour. Hélas, il n'y avait que sept couverts disponibles.

La vieille Fée crut qu'on la méprisait. Elle proféra des menaces. Pensant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don, une jeune Fée décida de parler la dernière afin de pouvoir réparer, si possible, le mal que la vieille aurait fait.

La première des Fées annonça qu'elle serait très belle; la seconde, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième accorda la grâce; la quatrième, qu'elle danserait à ravir; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol; la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments à la perfection. Vint le tour de la vieille Fée qui annonça que la princesse se percerait la main d'un fuseau et qu'elle en mourrait. Ce terrible don fit frémir la compagnie.

C'est alors que la jeune Fée dit: rassurez-vous, roi et reine, votre fille ne mourra pas mais tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans au bout desquels un fils de roi viendra la réveiller.

Les grands moments de notre existence qui préparent une véritable mutation, (moments appelés conversion dans le langage religieux) sont perçus par celui ou celle qui les vivent comme de véritables morts tant l'ancienne vie semble lointaine, ne présentant plus aucun attrait.

Vient alors la résurrection. Mais pour connaître ce nouvel état il faut, comme pour un enfant à sa naissance, recollectionner les qualités anciennement acquises pour bâtir la vie nouvelle. La création "ex nihilo" chère aux croyants occidentaux pour préserver la substance divine de toute compromission, ne peut être ici retenue.

De même qu'après un évanouissement on reprend peu à peu conscience. D'abord les sensations, puis les sentiments et enfin les pensées, l'âme de conscience, et la fonction intuitive, se développant de conserve, devront d'abord retrouver de véritables sensations perdues ou en tout cas bien édulcorées. Retrouver le goûter, l'odorat, le toucher, l'ouïe, la vue. Mais il faudra auparavant retrouver la faculté d'aimer, de s'engager loyalement, de faire confiance, c'est à dire acquérir une nouvelle foi. Il faudra auparavant retrouver la faculté de raisonner juste.

Chaque être qui vient au monde doit auparavant bénéficier de l'hérédité constituée au sein de la race à laquelle il appartient et de ce qu'il a personnellement semé au cours de ses existences précédentes. Ceci est symbolisé par le don des Fées, marraines. Bien entendu toute âme n'est pas gratifiée des dons que reçoit notre petite princesse en herbe. Mais n'oublions pas qu'elle typifie une conscience qui est relativement prête à mettre au monde sa quatrième fonction, dite intuitive, avec laquelle elle bâtira sa conscience d'elle-même (se reporter au grand mandala).

Nous pourrons ainsi voir dans ces différents dons, les acquis successifs tout d'abord de l'âme de sensation : la beauté et la danse. Puis de l'âme de sentiment : la grâce et le chant. Enfin de l'âme d'entendement: l'esprit angélique (propre aux raisonnements), et la faculté de jouer de différents instruments de musique.

Mais malheur aux riches, aux nantis, a dit Celui qui franchissait, il y a vingt siècles, la porte étroite. Malheur à celui pour qui la vie n'est qu'une succession de plaisirs, de manifestations de la beauté, de la grâce, de la danse, du chant, de la musique, offertes à l'enfant sans qu'il ait à faire un effort pour les obtenir si ce n'est pour les entretenir, les améliorer, car ces dons enfermeraient cette âme dans une forme d'existence où la constitution du Moi, la conscience du Soi, ne pourraient pas se faire.

Des incidents de parcours sérieux doivent, à un moment donné de son périple, interpeller cette âme et la conduire à vivre des épreuves difficiles au cours desquelles un changement d'existence pourra apparaître.

Disant cela nous ne pourrions plus voir du même oeil réprobateur la vieille Fée et son verdict de mort, aussitôt corrigé par sa jeune collègue. Tant il est vrai que dans toute métamorphose de l'âme, on ne meurt pas vraiment. Tout au plus pouvons-nous régresser, éventuellement jusqu'au sommeil, même jusqu'à l'inconscience totale qui permet au germe de vie initial de recommencer un cycle complet accéléré d'existence.. Pensons ici aux cycles de désincarnation et de réincarnation plus ou moins longs.

Cette rigueur, ne serait-ce que sur la terre où nous ne pouvons échapper à la mort physique qui nous ouvre les portes d'un Ailleurs, était représentée dans la mythologie grecque par les Moires (les Saisons de la vie de l'âme) qui étaient appelées Parques (parco= celles qui contiennent, retiennent, coupent pour laisser aller) par les Romains. Elles sont au nombre de trois, ces filles du destin (fata-fée) ces filles de notre destin. Trois soeurs qui apparaissent successivement quand les temps sont venus pour offrir à l'âme ce dont elle a besoin.

La première se nomme Clotho, la fileuse. Sa fonction consiste à filer la trame du corps dont nous avons besoin pour vivre. (Ame de sensation).

La seconde a pour nom Lachésis, la tisseuse. Sa fonction consiste à constituer la trame du psychisme dont nous avons besoin pour aimer. (Ame de sentiment).

La dernière, Atropos, met fin à notre façon de vivre quand cela devient nécessaire. (Ame d'entendement).

Trois grâces qui nous sont faites pour mener à bien notre destin. Bien évidemment, la dernière fée de notre Conte appartient à cette dernière fonction .Qui n'aura pas reconnu dans ce fuseau qui doit percer la main de la jeune princesse, l'acte sexuel?

Nous avons ici un euphémisme pour désigner une autre blessure à un autre endroit. Cette pudeur des Anciens pour parler de ces choses sans risquer de choquer des âmes encore innocentes, se retrouve régulièrement dans les récits mythiques, par exemple la blessure au talon qu'Eve subira après avoir rencontré le serpent. Celle de Jacob après qu'il eût rencontré et vaincu un Ange, mais cette fois-ci à la hanche. Oedipe sera blessé aux pieds, plus précisément au talon. Amfortas, le roi méhaigné du Graal, recevra cette même blessure à la cuisse etc..

Cette blessure, dans notre Conte, sera reçue quand la jeune fille sera âgée de 15 ou 16 ans. Car nous nous trouvons à l'âge où, à cette époque, les filles devenaient nubiles, c'est-à-dire, pouvaient être données en mariage.

L'âge de la puberté -en grec: acmé - l'âge où, étymologiquement, l'âme est au plus haut, dans toute sa fraîcheur. Au moment où elle se trouve en possession de tous les dons que les Fées marraines -comprenons l'hérédité- ont mis à sa disposition.

Il est souvent impressionnant de constater le changement de caractère, de comportement qui intervient brusquement, brutalement, chez un adolescent ou une adolescente au moment de la puberté. Bien des aptitudes, des dons innés s'endorment à ce moment de l'existence pour laisser la place à la vie sexuelle.

Swedenborg parle, à ce moment de la croissance d'une âme, de "restes" qui disparaissent dans l'inconscient afin de ne pas être blessés par ce qui sera vécu ensuite; restes qui réapparaîtront quand la situation le permettra.

Le thème de la sexualité lié à la mort, tout au moins à l'endormissement d'une partie de l'être, a déjà été abordé au début de notre étude, dans le premier cas de figure où les polarités occultées de l'homme et de la femme s'endorment pour permettre l'union conjugale du couple. Ici en l'occurrence c'est la polarité mâle de la jeune princesse qui sera endormie; endormissement qui, lui faisant perdre conscience d'elle-même, lui permet d'offrir au conjoint, de mettre au monde de vitaliser les formes qu'il désire.

Bien évidemment notre conte ésotérique ne traite absolument pas de la vie terrestre, traditionnelle, bénie par l'Eglise et par la Société, d'une union conjugale. Cette partie, certes importante de la vie des humains ici bas, correspond à la période de son endormissement. Son réveil aura lieu quand cette polarité mâle, sous les traits d'un prince charmant, viendra la rencontrer.

Les circonstances propres à cet endormissement et au réveil de la princesse sont ainsi racontées:

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille Fée, défendit à toute personne de filer au fuseau et d'en posséder chez soi sous peine de mort. Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine absents, la jeune princesse voulut visiter entièrement le château. Elle alla jusqu'en haut du donjon et arriva dans une petite pièce où une bonne vieille filait sa quenouille.

Que faites-vous là, dit la jeune princesse fascinée par l'ouvrage en cours. Donnez-moi le fuseau, j'en ferai bien autant. Mais étant fort vive, le fuseau lui entra dans la main et elle sombra aussitôt dans un profond sommeil. Cet étrange sommeil se communiqua à tout le château qui s'endormit également. Une épaisse muraille, constituée par des ronces et des épines entrelacées, protégea désormais la princesse et les habitants du château endormis de toute intrusion.

Au bout de cent ans, le fils du roi de l'état voisin étant allé à la chasse de ce côté là, demanda l'origine des tours qu'il voyait au dessus d'un grand bois fort épais. On lui répondit qu'il y avait dans ce château une belle princesse qui dormait, dans l'attente d'un fils de roi à qui elle était réservée.

Le prince, aussitôt poussé par un fort désir de voir cette jeune fille, marcha vers le château. Les ronces et les épines s'écartèrent devant lui. Il arriva dans une cour où régnait un affreux silence, traversa des salles. L'image de la mort s'y présentait partout; ce n'était que corps étendus. Il entra dans une chambre, celle où reposait la princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans. Il se mit à genoux devant elle.

La fin de l'enchantement étant venu, la princesse s'éveilla. Le prince l'assura qu'il l'aimait plus que lui même. Tout le palais s'éveilla. Chacun reprit ses occupations. Le mariage, vite décidé, fut sanctifié dans la chapelle du château.

Ayant découvert la nature de l'endormissement de la princesse, il nous sera maintenant plus facile de comprendre son réveil et, au travers des épisodes douloureux qu'elle va vivre, visionner les difficultés qui attend la femme quand elle aborde cette partie de son évolution. Ou, d'une manière plus générale, les tribulations de la fonction féminine jusque-là dominée par la fonction masculine.

Rappelons-nous tout d'abord l'entente harmonieuse, inconsciente, de ces polarités encore appelées mâle et femelle, yang et yin, suivant les écoles de la pensée, afin de produire les premières formes, elles-mêmes à l'origine des consciences.

Soulignons fortement que ces polarités "divines", originelles, sont fondamentalement impersonnelles, asexuées. Elles ne se personnalisent, se sexualisent qu'au travers des consciences qui les utilisent pour croître, sentir, aimer, penser.

Le jeu de ces polarités, leurs qualités propres, sont peu à peu découverts au cours de cette sexualisation qui les obligent à se séparer, à oeuvrer de plus en plus sans la participation de l'autre.

Cette expérience enrichissante que connaît actuellement bon nombre de célibataires, de divorcés, ou tout simplement d'êtres murés en eux-mêmes, a évidemment des limites.

L'expérience douloureuse de la solitude, jointe à de multiples expériences d'échanges, de partages avec l'autre, conduit un jour l'âme à comprendre que le mariage pratiqué par les humains n'est qu'une figure symbolique qui, à travers les siècles, rappelle inlassablement qu'il existe un autre mariage que l'homme et la femme doivent un jour connaître, celui de ces deux polarités devenues enfin conscientes d'elles-mêmes et désireuses de s'unir dans un mariage éternel.

Dans le cadre de cette psychologie des profondeurs, la princesse et le prince venu la réveiller typifient l'activité et l'échange de ces deux polarités impliquées jusque-là dans le cadre d'une union conjugale devenue stérile; le roi représentant le pôle mâle livré à lui-même, ne produisant plus qu'une pensée diabolique, c'est-à-dire, n'agissant plus qu'en séparant, morcellant, excluant.

La reine représente le pôle femelle livré également à lui-même, à savoir un affect qui ne peut que s'attacher aux formes qu'il a mis au monde, s'identifier à elles, ne faire qu'un avec elles.

La princesse, elle, représente la nouvelle rencontre de ces deux polarités non plus à l'extérieur mais à l'intérieur de l'âme et le commencement d'une nouvelle aventure.

Le prince charmant représente ce pôle mâle encore bien terrestre, encore bien soumis à l'héréditaire, malgré l'oeuvre considérable accomplie par le pôle femelle, meneur de jeu dans cette nouvelle étape de l'évolution.

La haie d'épines qui, pendant cent ans, empêche quiconque de s'approcher du château où dort la princesse, illustre bien cette séparation tragique entre les deux polarités que la sexualité, hors du cadre religieux, produit. Les épines touffues sont le résultat de l'intellectualisation qui non seulement sépare l'homme de la femme, mais encore oppose en chacun les deux polarités essentielles, dresse une barrière infranchissable entre l'inconscient et le conscient, le ciel et la terre dans le langage religieux.

Quant aux cent ans nécessaires pour qu'une nouvelle rencontre puisse se faire, nous retiendrons tout d'abord un temps suffisamment long pour que les préjugés propres au conditionnement spirituel ne fassent plus obstacle au réveil de cette fonction. Mille ans sont comme un jour dit l'Ecriture sainte. Mille ans pour une civilisation sont identiques à cent ans pour une vie humaine bien remplie.

L'année dite précessionnelle peut nous aider à comprendre ce décalage "horaire". Chacun sait que chaque année, par rapport à une étoile fixe prise comme repère, le soleil apparaît à pareille époque devant elle avec un léger décalage.

On a calculé que pour une prochaine conjonction des deux astres - à condition que la terre poursuive sa même rotation-il faudra attendre vingt-cinq mille neuf cents vingt ans. Si nous prenons ce laps de temps comme étant celui d'une année non plus solaire mais stellaire, nous pouvons calculer la valeur d'un mois. Il suffit pour cela de diviser ce temps par douze. Nous trouvons deux mille cent soixante ans; à peu près la vie d'une civilisation. Si nous recherchons maintenant non plus le mois, mais la durée d'un jour de cette année stellaire, et que nous divisons le mois par trente, nous trouvons soixante douze ans; à peu de chose près la durée d'une vie humaine.

Revenons aux civilisations. Mille ans représente le milieu de leur vie. Prenons, pour exemple la civilisation Chrétienne. Il semble évident que durant les mille premières années, l'Eglise catholique romaine successeur de l'Empire du même nom, de plus en plus puissante, décréta hors la loi tout ce qui pouvait remonter de l'inconscient collectif et mettre en danger cette Institution. Ce n'est qu'à partir de la croisade contre les Albigeois que le déclin de cette Eglise a commencé et que ce qui se trouvait dans les "enfers" - in-inféri, les terres inférieures, l'inconscient- put commencer à se manifester, avec les difficultés que l'on sait. Ces difficultés sont reflétées dans notre conte par l'attitude ambiguë de ce prince, apparemment charmant, qui finit par livrer son épouse à la vindicte sinon à la convoitise, à l'appétit de la reine mère Ogresse.

Quant au devenir de chaque âme et à la possibilité qu'elle a, à un moment donné de son existence, de s'ouvrir avec des risques calculés à ce monde inconnu, le temps sera variable. Toutefois on peut affirmer que, pour un grand nombre de ces âmes, il faudra attendre la sénilité de cette vénérable Dame et de ses diktats dogmatisés pour entreprendre ce qu'on a coutume d'appeler: une analyse. Mais revenons au comportement de ce prince charmant.

De grand matin le prince quitta son épouse pour retourner à la ville, où son père devait s'inquiéter de son absence.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt et avait couché dans la hutte d'un charbonnier. Son père le crut, mais sa mère eut des doutes quant à la véracité de cette histoire, surtout quand elle vit que fréquemment le prince repartait à la chasse et passait plusieurs nuits au dehors. Il vécut ainsi avec la princesse deux longues années, et en eut deux enfants: une fille nommée Aurore et un garçon nommé Jour.

Le père du prince mourut. Se voyant désormais maître des lieux ce dernier déclara publiquement son mariage et, en grande cérémonie, alla chercher sa femme et l'installa dans le château de ses parents. Quelques temps après il partit faire la guerre à un voisin immédiat. Laissant la régence du Royaume à la reine sa mère, il lui recommanda sa femme et ses enfants.

Mais dès qu'il fut parti sa mère s'empressa d'envoyer dans une maison de campagne sa bru et ses enfants. Cette mère était en fait une Ogresse. Un matin elle demanda à son maître d'hôtel de lui préparer pour son diner la petite Aurore. Cet homme, qui avait bon coeur, alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau. L'Ogresse déclara qu'elle n'avait rien mangé d'aussi bon. La petite Aurore fut ainsi sauvée.

Huit jours plus tard l'Ogresse réclama le petit Jour. Le maître d'hôtel prit cette fois un chevreau fort tendre que cette terrible femme trouva admirablement bon. Un soir l'Ogresse déclara à son serviteur qu'elle voulait manger la reine de la même façon que ses enfants. Le maître d'hôtel cette fois désespéra de pouvoir encore la tromper. La jeune reine avait vingt ans passés et, bien que belle et blanche, sa peau était un peu dure. Il décida de la tuer. La jeune femme lui tendit son cou en déclarant qu'elle irait ainsi plus vite retrouver ses enfants (que le maître d'hôtel lui avait retiré pour rendre crédible la substitution). Tout attendri par cette attitude, le brave homme lui révéla que les enfants étaient cachés pour tromper l'abominable femme.

Il accompagna la reine auprès de la petite Aurore et du petit Jour, puis, en remplacement, fit manger à l'Ogresse une biche.

Mais un soir que cette méchante femme rôdait dans le château, elle entendit le petit Jour qui pleurait et la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère qui avait fait une bêtise. L'Ogresse, furieuse d'avoir été trompée, commanda qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres, pour y faire jeter la reine et ses enfants.

Mais alors que le bourreau se préparait à les jeter dans la fosse, le roi pénétra dans la cour. L'Ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi en fut très fâché, mais il s'en consola bientôt avec sa femme et ses enfants.

Le prince qui, dans notre conte, vient réveiller la jeune princesse, représente un nouvel idéal de vie (princeps); une nouvelle façon de voir les choses, encore intellectuelle, sous l'influence puissante de l'héréditaire. Car, nous venons de le dire, il n'est pas facile d'abandonner les anciens dogmes. Nous pensons pouvoir généralement, dans un premier temps, inclure ces nouvelles connaissances dans les anciens principes qui nous ont si longtemps motivés.

Quelle joie d'entendre quelque chose de neuf, une vérité jamais jusqu'alors entendue. Notre âme aussitôt se mobilise et épouse cet esprit lumineux. Le coeur est en fête. Tout ceci est typifié dans notre conte par les épousailles du prince et de la princesse.

Ceci n'est pourtant encore qu'une prophétie qui ne sera réalisée qu'après des épreuves souvent redoutables. Le lendemain, en effet, le prince retourne chez ses géniteurs. Il leur ment quant à son mariage avec la jeune épousée. Il la verra désormais clandestinement. Pour le moment, en lui et autour de lui, les dogmes anciens, les principes de vie selon ces dogmes, sont encore trop enracinés pour qu'il puisse s'en séparer. Il s'efforce, dans un esprit œcuménique, de tout concilier en soi, hors de soi.

Il serait ici souhaitable de faire tout d'abord mourir en soi l'ancien royaume avant de naître au nouveau, mais les choses étant ce qu'elles sont, compte-tenu du poids des traditions, il faut souvent attendre que l'Institution périclisse, en tout cas que les idées force qu'elle enseigne, l'image du Dieu qui maintenait l'ordre intérieur et extérieur, meurent.

Le jeune prince attendra donc la mort de son père pour oser rendre son mariage public et amener son épouse dans le château parental. Entre-temps la jeune reine met deux enfants au monde. D'abord une petite fille: Aurore, puis un petit garçon : Jour. Ces deux enfants typifient les deux polarités femelle et mâle qui retrouvent ici, outre leurs qualités premières, le désir de se préparer à s'unir pour engendrer les structures à la fois naturelles et mentales, (l'Aurore qui annonce un nouveau Jour) qui permettront à l'âme de vivre sur une nouvelle terre.

Mais avant, que de périls à affronter, que d'ennemis intérieurs à vaincre, à commencer par le départ du roi pour la guerre, une guerre sainte à n'en pas douter, qui livre sa jeune épousée à l'appétit monstrueux de la reine mère. Nous avons ici, symboliquement présentée, la défense des idées nouvelles récemment entendues.

Ces idées, nous sommes amenés inmanquablement, dans un premier temps, à les confronter avec celles des structures dirigeantes généralement admises dans la société. Un combat ne manque pas de se produire tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de nous-mêmes. A y regarder de plus près ce combat est le signe d'une immaturité, d'une faiblesse interne. Nous cherchons, paradoxalement, inconsciemment, à convaincre nos adversaires afin d'enraciner en nous ce dont nous doutons encore. Ne sachant pas encore que ce qui est défectueux, contraire à l'évolution, à l'individuation, à l'unification en chacune des deux polarités mâle et femelle, finit un jour par s'autodétruire.

Un exemple inattendu nous a été donné dernièrement par la Russie Soviétique, dont l'idéologie anti-élitiste détruisait dans ce pays toutes les valeurs indispensables à la construction du Moi.

Cette ignorance est grave, car toute guerre sainte entretient, prolonge d'autant la vie du mal reconnu chez l'adversaire. Ainsi fait le jeune roi qui, partant guerroyer, livre son épouse à la reine-mère, et met ses jours en danger.

Dans cette régression, car c'en est une, l'âme, symbolisée ici par la princesse, est livrée une fois encore au complexe maternel. La reine-mère est une Ogresse avide de chair fraîche. Dans la procréation que nous connaissons, si nous utilisons encore notre clé de lecture, les polarités occultées de l'un ou l'autre conjoint trouvent momentanément leur moyen d'expression dans l'enfant mis au monde, et cherchent à le garder le plus près de soi, à l'assimiler, à l'empêcher qu'il développe sa propre personnalité. (cf le mythe du puer aeternus).

Ce comportement est symbolisé dans notre conte par l'Ogresse et son appétit pour les enfants de la jeune reine, puis pour cette reine elle-même, l'Ogresse représentant son Ombre: à savoir: l'amour maternel que cette âme n'a pas encore vraiment limité, transcendé.

Toutefois le principe qui conduit la jeune reine à se comporter ainsi est ici affaibli. Ses enfants et elle-même seront remplacés sur la table de l'Ogresse par des animaux: un agneau, un chevreau, une biche. Le nouvel état d'esprit qui doit conduire à l'individuation ne permet déjà plus cette totale identification, cette totale absorption de l'être procréé. La mère se contente, de la part de l'enfant, d'une affection, d'abord innocente: l'agneau, puis, plus indépendante: le chevreau, et enfin, avec la biche, d'une nouvelle maternité où l'émancipation de l'enfant, devenu adulte, est acceptée.

Bien sûr il y a des rechutes, des reprises de conscience. Ces rechutes sont typifiées quand l'Ogresse s'aperçoit qu'elle a été trompée et veut se venger. La cuve, et les animaux venimeux qui s'y trouvent, représentent les sentiments que peut engendrer une maternité dévorante quand les enfants n'acceptent pas de vouer exclusivement leur vie à leurs géniteurs. Les paroles blessantes, les allusions perfides, les accusations mensongères, jaillissent alors du coeur de ces parents terriblement frustrés dans leur attente. Ces mauvais sentiments finissent par dévorer celui ou celle qui les a fait naître.

Ce que nous disons ici de ces terribles rapports parentaux peut être retrouvé sur un plan plus collectif, notamment avec la mère ecclésiale, l'Eglise, quand elle attend de ses fidèles, fils et filles, un entier dévouement à sa cause. Ceci peut encore être appliqué aux exigences d'un père céleste qui demande à ceux qu'il a procréés de n'être que des lettres qui constituent son nom, que des manifestations de sa Persona.

Quitter son père, sa mère, comme nous le recommande l'Evangile, n'est pas une entreprise facile, surtout si nous incluons dans cette démarche notre Père céleste, ce Dieu dont nous sommes issus et que nous avons rencontré à travers des personnalités, des Maîtres qui nous ont marqués, et notre Mère terrestre, cette Eglise qui a veillé sur nos premiers pas spirituels, qui nous a enseigné ce qui nous avait longtemps semblé être le sens à donner à notre vie.

Cette attitude se retrouve dans l'attitude du jeune roi de notre conte qui regrette la mort de sa mère bien qu'elle ait eu un monstrueux comportement. Pensons ici à l'horrible croisade contre les Albigeois, aux bûchers sur lesquels on faisait littéralement cuire les Cathares. Nous pouvons augurer que, bien qu'à nouveau attaché à son épouse et à ses enfants, ce roi garde la nostalgie de cette reine mère Ogresse. Ceci s'applique exactement à l'entendement avant qu'il ait le courage de porter ses jugements sur ce Père et cette Mère.

L'Aventure, souvent périlleuse, qui doit conduire l'homme et la femme à retrouver et à épouser sa polarité occultée, refoulée, est longue. Elle demande du courage, de la patience, beaucoup de foi en ce nouvel objectif. Ce conte nous présente une première prise de conscience et un premier effort pour vivre dans cet état d'esprit.

Chatel-Gérard mars 1996

GRAND MOUVEMENT PSYCHOLOGIQUE

JEU DES POLARITES A CHAQUE MOMENT DE L'EVOLUTION.

POLE MALE

ACTION EXTERIEURECENTRIFUGE

DESINCARNANTE .DECORPORALISANTE

TENDANCE NATURELLE: DIVISION.

DISPARITE GRANDISSANTE.

CRISE AUX SOLSTICES

ROI

PERE

FILLE

ANIMA

EPOUX

AXE CRUCIFIANT

MARIAGE INSUFFISANT

FRERE

POLE FEMELLE

AXE HONRIZONTAL: PAS DE CONSCIENCE.

POLE MALE

SOEUR

FILS

EPOUSE

MERE

REINE

AXE DES SOLSTICES

PROCREATIONS

POLE FEMELLE

ACTION INTERIEURE

CENTRIPETE

INTROYERTIE

INCARNANTE; INCORPORISANTE.

TENDANCE NATURELLE: GARDER L'UNITE

OU RETOUR A L'INDIFFERENCIE.

AU COURS DE L'EVOLUTION

LES AMES PRIVILEGIENT L' UNE OU L'AUTRE
DES POLARITES.

TRANSFERT INSUFFISANT:PROCREATION.

SEXE DES ENFANTS. REpond A LA MEME

LOI.